



LE BON MENAGE,

o u

LA SUITE DE LA BONNE MERE,

C O M E D I E

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée devant leurs Majestés par les Comédiens
François et Italiens Ordinaires du Roi,
le Samedi, 28 Décembre, 1782.

A L O N D R E S :

Chez T. H O O K H A M, Libraire, dans Bond-
Street.

M. DCC. LXXXVI.

A L A R E I N E.

M A D A M E,

LE titre de cette bagatelle peut seul excuser la hardiesse de l'offrir à VOTRE MAJESTÉ'. Celle qui a porté sur le trône les vertus douces et simples qui font la consolation du pauvre doit fournir à la foible esquisse que j'en ai tracée. Le bon ménage appartient à VOTRE MAJESTÉ, par la même raison qu'Elle possède le cœur du Roi et ceux de tous ses sujets.

Je suis avec un profond respect,

DE VOTRE MAJESTÉ',

Le très-humble et très-obéissant

serviteur et sujet,

F L O R I A N

PERSONNAGES.

LUCAS, bourgeois.

LUCETTE, femme de Lucas.

Deux enfans de Lucas et de Lucette, de l'âge de
fix à sept ans.

L'AINE.

LE CADET.

ROSALBA.

MEZZETIN.

La scène est dans la maison de Lucas.



LE BON MENAGE,

COMEDIE.



Le théâtre représente une chambre meublée très-simplement, où l'on voit les portraits de Lucas et de Lucette. Lucette, assise, festonne ses deux enfants, sur des tabourets, font à ses pieds ; l'un feuillette un livre pour en voir les estampes ; l'autre joue avec un jeu de cartes.



SCENE PREMIERE.

LUCETTE, SES DEUX ENFANTS.

LE CADET, *montrant à sa mere un château de cartes.*

MAMAN, regardez donc.

LUCETTE.

Cela est fort joli, mon ami.

L'AINE.

Voyons. (*Il souffle dessus et le renverse, puis il rit.*)
Ah, ah, ah.

LE CADET.

Maman, dites donc à mon frere de me laisser tranquille : il faut que je recommence tout.

LUCETTE.

Pourquoi tourmenter votre frere ? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse ?

L'AINÉ.

Ba ! c'est un enfant, il s'amuse à des bêtises.

LUCETTE.

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon.

L'AINÉ.

Je m'instruis, moi ; je regarde des images. Quelle est celle-là, maman, où une femme présente à un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau ?

LUCETTE.

C'est une mere qui se sert d'une ruse pour faire donner l'héritage à son fils cadet, parce qu'il étoit plus doux et plus aimable que l'ainé.

LE CADET, *voulant voir l'estampe.*

Ah ! voyons donc, mon frere : elle est bien jolie, cette image-là.

L'AINÉ, *tournant le feuillet.*

Non, elle n'est pas jolie.

LE CADET.

Maman, où est donc mon papa ?

LUCETTE.

Il est parti pour des affaires.

LE CADET.

Je suis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

L'AINÉ.

Oui, pour moi.

LE CADET.

Pour moi aussi.

L' A I N E.

Oh ! favoir.

L E C A D E T.

Oh ! c'est tout fu.

L' A I N E.

J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui. *(Ils courent, et reviennent.)* Non, c'est Mademoiselle Rosalba.

(Lucette se lève, et va au-devant d'elle.)



S C E N E II.

LUCETTE, ROSALBA, LES ENFANTS.

L U C E T T E.

C'EST vous, Mademoiselle, vous avez la bonté.—

R O S A L B A.

Es-tu seule, ma chere amie ?

L U C E T T E.

Oui, mon mari vient de fortir. Avez-vous quelque chose à me dire ?

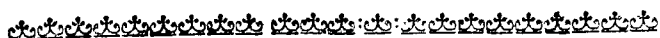
R O S A L B A.

Assurément : fais retirer tes enfants, je t'en prie.

L U C E T T E.

Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas.

(Ils s'en vont.)



S C E N E III.

R O S A L B A , L U C E T T E .

R O S A L B A .

LELIO est de retour ; il est dans la ville.

L U C E T T E .

Comment le savez-vous ?

R O S A L B A .

Par la dernière lettre qu'il m'a écrite sous ton adresse, et que tu m'as remise hier, il m'annonce qu'il doit arriver aujourd'hui icy et je n'oserai le voir ! Ah ! ma chère Lucette, qu'il est affreux pour une femme sensible de ne pouvoir pas voler au-devant de son mari, après trois mois d'absence !

L U C E T T E .

Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est mariée à l'insu de son père.

R O S A L B A .

Ah ! tu fais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lelio, elle a été touchée de notre amour ; et après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le consentement de mon père, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvois aimer.

L U C E T T E .

Je fais tout cela, mademoiselle : mais madame votre tante est morte, ainsi que ma pauvre mère, et monsieur votre père ignore toujours votre mari-

age. Je suis la seule, à présent, chargée de ce grand secret, et je n'ose vous dire combien je suis fâchée d'être la seule. Ma chere maîtresse, je vous dois tout. Sans vous, j'aurois tout perdu en perdant ma pauvre mere, le procès que ce vilain Duval nous a fait intenter par son oncle, qui n'avoit confié à son neveu que la copie du titre qui pouvoit ruiner mon mari; ce malheureux procès nous avoit ruinés de fond en comble, nous n'avions plus rien que notre amour, et nos bras pour travailler; enfin, j'ai retrouvé par le bonheur que j'ai eu de passer mon enfance auprès de vous, dans la maison de Monsieur votre pere, j'ai retrouvé dans vos bontés tout ce que nous avons eu le malheur de perdre, ma mere, et mon bien. Oui, vous me tenez lieu de mere, et vos bienfaits ont réparé toutes nos pertes; c'est donc de vous que je tiens tout maintenant, non-seulement moi, mais mon époux, ce bon Lucas qui fait tout le bonheur de ma vie, je dois donc saisir tous les moyens de vous prouver ma reconnoissance et faire aveuglement tout ce que vous desirez. Jusqu'à présent, vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de M. Lelio: je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendois ce service; mais enfin—

R O S A L B A.

Garde-t'en bien, ma chere Lucette. Lucas n'a point de raisons pour m'être attaché; il en a mille pour l'être à mon pere: c'est mon pere qu'il a servi, et son respect pour son ancien maître lui seroit trahir mon secret. D'ailleurs, je connois ton mari; aussi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on puisse cacher quelque chose. Tout seroit perdu s'il étoit instruit. Je te supplie donc, ma chere Lucette, par la tendre amitié que j'ai

toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque chose qui puisse arriver, tu ne révéleras jamais mon secret à ton mari.

LUCETTE.

Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Ma chere maîtresse, je vous conjure de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zele, vous connoissez ma tendresse pour vous.—Passez-moi ce terme; on n'offense personne en l'aimant. Vous êtes bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSALBA.

Je le ferai, ma chere amie, et j'ai grand besoin de l'être, car enfin, il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

LUCETTE.

Je n'ose m'en réjouir; et si tout le monde le fa-voit, j'en pleurerois de joie.

ROSALBA.

Je te demande un dernier service. Lélío doit être arrivé: je suis sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir: va le trouver, va lui dire que je le supplie, que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre autant que lui de ne pas le voir, que je l'aime plus que ma vie; que—

LUCETTE.

Oui, oui, Mademoiselle; avant de lui dire ce que vous voulez qu'il sache, je lui dirai tout ce qu'il fait. Je comprends cela à merveille; dès que mon mari sera rentré, j'irai parler à M. Lélío

R O S A L B A.

J'ai encore une priere à te faire. Mon pere est dans l'usage de me donner, pour en disposer à ma volonté, le vingtieme de tous les profits un peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent mille écus ; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs dont je suis maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire ?

L U C E T T E.

Non.

R O S A L B A.

Si je ne te devois pas tant, je serois bien plus hardie à te les offrir.

L U C E T T E.

A moi ?

R O S A L B A.

Oui, ma bonne amie ? ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois ; souffre que cette bagatelle soit mise en rente viagere sur ta tête : j'ai déjà donné des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce soir ton contrat.

L U C E T T E.

Ma chere maîtresse ; je n'ose ni accepter ni refuser vos bienfaits ; mais—

R O S A L B A.

Si tu me refuses, je ne veux plus de tes services.

L U C E T T E.

Ecoutez. Je suis heureuse, je ne manque de rien, et j'ai déjà, grace à vous, assuré le sort de mes enfants. Si mon mari venoit à me perdre, il ne seroit pas à son aise, que ce soit lui qui profite de vos bienfaits : mon cœur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

R O S A L B A.

A la bonne heure : je vais dès ce moment tout arranger selon tes intentions. Adieu, ma chere Lucette ; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.



S C E N E IV.

LUCETTE *seule.*

JE donnerois ma vie pour la voir heureuse ; mais nous ne le ferons jamais tant que son pere ne saura pas tout. Mes enfants, revenez.

(Les deux enfants reviennent.)



S C E N E V.

LUCETTE, LES ENFANTS.

LUCETTE.

AVEZ-VOUS été bien sages ?

L'AINÉ.

Oh ! oui, maman ; car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CADET.

Mon papa tarde aujourd'hui bien long-temps.

L U C E T T E.

Il va rentrer.

L ' A I N E.

Ah ! pour le coup, maman, c'est lui ; je l'entends.



S C E N E VI.

LUCAS, LUCETTE, LES DEUX ENFANTS.

(Lucas arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main ; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.)

LES DEUX ENFANTS, *courant après lui.*

AH ! papa, papa, c'est pour nous ?

LUCAS, *à sa femme.*

Veux-tu danse une contre-danse à quatre ?

LUCETTE.

Non, mon ami.

LUCAS, *à son aîné.*

Tiens, le tambour est pour toi, la trompette pour ton frere.

LES DEUX ENFANTS, *l'embrassant.*

Bien obligé, mon papa. *(Il se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tant que Lucas cause avec sa femme.)*

LUCAS, *à sa femme, en lui donnant un sac d'argent.*

Tiens, voilà pour toi ; car il faut bien t'apporter aussi quelque chose ; tu es le plus grand enfant de la maison.

LUCETTE.

Qu'est-ce que cela, mon ami ?

LUCAS.

Ce sont ces cinquante écus que nous prêtons à ce pauvre homme que l'on alloit arrêter pour ses dettes : il a travaillé pour gagner cet argent-là pendant le temps qu'il auroit passé en prison à ne rien faire ; de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier : nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu que le geolier.

LUCETTE, *prenant le sac.*

A te dire le vrai, je n'y comptois guere.

LUCAS.

En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez.—(*Les enfants font du bruit avec leur tambour.*) Taifez-vous donc, vous autres ; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine : elle se plaint de toi ; elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfants ou ton mari, que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfants et à ton mari : il faut convenir qu'elle a raison ; je suis juste, moi. (*Le bruit redouble.*) Mais voilà des enfants bien bruyants !

LUCETTE.

Pardi, pour les faire jouer doucement tu leur apportes un tambour et une trompette. (*Les enfants continuent.*)

LUCAS, *aux enfants.*

Allez-vous en battre la générale de l'autre côté.
(*Les enfants s'en vont.*)



S C E N E VII.

LUCAS, LUCETTE.

LUCETTE.

VAS-TU rester ici, mon ami ?

LUCAS.

Oui ; pourquoi cela ?

LUCETTE.

C'est que j'ai à fortir.

LUCAS.

Où vas-tu ?

LUCETTE.

Faire une commiffion pour Mademoifelle Rofalba.

LUCAS.

Qu'est-ce que c'est que cette commiffion ?

LUCETTE.

Je ne peux pas te le dire ; elle me l'a défendu.

LUCAS.

Voilà, par exemple, un de tes avantages fur moi : tu fais garder un fecret ; moi je ne le fais pas. Auffi je te confie tous les miens, pour qu'ils foient en sûreté.

LUCETTE.

Mon bon ami, tout ce que je penfe t'appartient ; mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à Mademoifelle Rofalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me femble qu'après un tel bienfait, je fuis obligée

de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

L U C A S.

Ah ! je me doute de ce que c'est. J'ai vu ce matin M. Pandolfe ; il m'a dit qu'il avoit donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudroit. Mademoiselle Rosalba a le meilleur cœur du monde ! et quand on a un bon cœur et de l'argent mignon, on a toujours de petites choses, à faire en cachette.

L U C E T T E, *à part.*

Hélas ! (*haut.*) Mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerois, je ferois obligée de te mentir, et tu ne voudrois pas que ma reconnaissance pour Mademoiselle Rosalba me coûtât si cher.

L U C A S.

Allons, va-t'en ; je resterai avec les enfants. Les as-tu fait lire aujourd'hui ?

L U C E T T E.

Oui.

L U C A S.

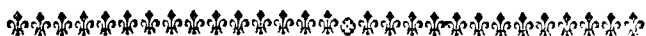
C'est bon ; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

L U C E T T E.

Adieu, mon ami.

L U C A S.

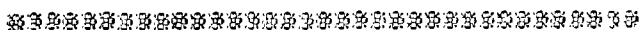
Allez-vous-en, Madame ; et reviens vite, au moins. Quand je cours la ville, je me passe de toi ; mais je ne peux plus m'en passer, dès que je ne cours plus : entends-tu ? (*Il l'embrasse. Elle sort.*)



S C E N E VIII.

L U C A S, *seul.*

CETTE Mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, et elle ne m'en donne jamais, à moi. Cependant elle fait bien avec quel plaisir je trotterois pour elle.—Ah ! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi : elle a raison ; j'en fais bien autant.—Oh ! Lucatinet, venez-vous-en ici me tenir compagnie ; mais laissez votre tambour.



S C E N E IX.

LUCAS, LES DEUX ENFANTS.

L U C A S.

A VEZ-VOUS bien lu, ce matin ?

L ' A I N E.

Oh oui, mon papa.

L U C A S.

Votre maman a-t-elle été contente de vous ?

L E C A D E T.

Elle a dit que oui, mon papa.

B

L U C A S.

Vous ne l'avez pas fait enrager ? elle ne vous a point grondés ni l'un ni l'autre ?

L' A I N E.

Au contraire, mon papa, elle nous a bien baifés.

L U C A S, *les embrassant avec tendresse.*

Cela étant ; venez me baiser aussi. (*Lucas, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ceux de ses enfants ; il les baise presque à chaque parole.*)

Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mere bien contente. Elle en fait plus que nous trois, voyez-vous : ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir, d'abord, et puis notre bien ; c'est tout ce qu'il nous faut : n'est-il pas vrai ?

L' A I N E.

Oui, mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous devriez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

L E C A D E T.

Ah ! oui, mon papa.

L U C A S.

Volontiers : aussi-bien nous nous ennuyons quand elle nous laisse seuls ; cela nous fera passer le temps. Allons, asseyons-nous. (*Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes ; les deux petits garçons écoutent attentivement.*) Il y avoit une fois un roi et une reine qui s'aimoient beaucoup, et que tout le monde aimoit.—Ceci n'est pas un conte, au moins.

L E C A D E T.

Oh ! nous vous croyons bien, mon papa.

L' A I N E.

Nous vous croyons comme si nous le voyions.

L U C A S.

La reine étoit aussi belle que le roi étoit bon ; mais ils n'avoient point d'enfants, et cela leur faisoit du chagrin. Un jour que la reine étoit toute seule dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. (*Les enfants se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes, et continue avec la voix moins assurée.*) La reine eut un peu peur : elle regarde, et voit descendre un beau petit carrosse, traîné par six petits épagneuls verts avec les oreilles lilas. Dans le petit carrosse étoit une petite vieille fée qui n'avoit pas un pied de haut, et qui dit à la reine : Madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez consentir à devenir laide et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon cœur. Je suis contente de vous, répondit la petite fée ; non-seulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls verts remonterent la cheminée ventre à terre, et la reine eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princesse qui furent charmants, parce qu'ils ressemblerent à leur mere.

L' A I N E.

Ah ! mon papa, voilà une bien jolie histoire ; mais elle est bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

L E C A D E T.

Oh ! oui, mon papa, encore une, s'il vous plaît.

L U C A S.

Un moment. Je vous ai donné il n'y a pas long-

temps un petit livre tout rempli d'histoires : tu m'avois promis d'en apprendre quelque'une par cœur ; m'as-tu tenu parole ?

L' A I N E.

Oui, mon papa, j'en ai appris une bien belle.

L U C A S.

Je crois que tu mens, car tu rougis.

L' A I N E.

Non, mon papa, et je vais vous la raconter si vous voulez.

L U C A S.

A la bonne heure. Tant que vous ferez des enfants, mon métier est de vous amuser ; mais quand la vieilleffe m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

L' A I N E.

Ecoutez bien, mon frere. Il y avoit une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme.—

L U C A S.

Comme vous deux.

L' A I N E.

Encore plus joli que nous.

L U C A S.

C'est un peu fort.

L' A I N E.

Ces deux petits garçons avoient une bonne mere, mais ils n'avoient pas un bon pere, et ce n'étoit pas comme nous. (*Lucas le baise.*) La mere de ces deux petits garçons étoit très-pauvre. Un jour qu'ils étoient allés ramasser du bois pour leur mere, ils trouverent une vieille femme qui étoit tombée

L U C A S.

Oui, Monsieur.

M E Z Z E T I N.

Est-elle chez elle, Monsieur ?

L U C A S.

Non, Monsieur.

M E Z Z E T I N.

Peut-on l'attendre, Monsieur ?

L U C A S.

Non, Monsieur.

M E Z Z E T I N.

Vous êtes son domestique, Monsieur ?

L U C A S.

Oui, Monsieur ; son premier domestique.

M E Z Z E T I N.

Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de M. Lélío, et vous prendrez le moment où elle fera seule. Vous entendez bien ?

L U C A S.

Non, Monsieur.

M E Z Z E T I N.

Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtresse le plus secretement que vous pourrez, parce que, entre nous, je crois que c'est une lettre d'amour : et peut-être que Madame Lucette à quelque pere, ou quelque frere.—Je n'en fais rien, moi ; je ne suis à M. Lélío que depuis huit jours, Mais vous devez être au fait de tout cela, et prendre des précautions, pour—Enfin—Vous me comprenez ?

L U C A S.

Je commence à vous comprendre.

M E Z Z E T I N.

Ah ça, n'allez pas faire quelque étourderie : je vous ai tout confié, parce que vous savez bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de caché, et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

L U C A S.

Sans doute.

M E Z Z E T I N, *s'en va et revient.*

Je pense à un chose ; allons attendre au cabaret le retour de Madame Lucette.

L U C A S.

Je vous fuis bien obligé ; je n'ai pas soif.

M E Z Z E T I N.

Ce fera donc pour une autre fois. Adieu, mon camarade.

L U C A S.

Ecoutez donc, Monsieur.

M E Z Z E T I N.

Quoi ?

L U C A S.

Etes-vous marié ?

M E Z Z E T I N.

Oui, depuis long-temps.

L U C A S.

Et votre femme est jolie ?

M E Z Z E T I N.

Très-jolie. Pourquoi cela ?

L U C A S.

Pour rien. (*Il le salue.*) Adieu, mon camarade
(*Mezzetin sort.*)



S C E N E XI.

L U C A S, *seul.*

CE domestique-là est sûrement menteur comme un laquais. Mais pourquoi M. Lélío écrit-il à ma femme ? Voilà bien l'adresse : A Madame, Madame Lucette. J'ai bien envie de la décacheter.—Non, ce seroit manquer de respect à ma femme. D'ailleurs, si je n'y trouvois rien, je serois fâché de l'avoir décachetée, et si j'y trouvois quelque chose, j'en serois encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant.—Non. Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa femme qu'on la soupçonne. Attendons-la ; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira.—Nous verrons.—La voici.



S C E N E XII.

L U C E T T E, L U C A S.

L U C E T T E.

J E n'ai pas été long-temps, mon bon ami ; du moins j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfants ?

L U C A S.

Ils font de l'autre côté.

L U C E T T E.

Comme tu es féricieux ! Que t'est-il arrivé ?

L U C A S.

Je ne fais pas encore ce qui m'est arrivé.

L U C E T T E.

As-tu reçu de mauvaises nouvelles ? Est-il venu quelqu'un ?

L U C A S.

Oui, il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

L U C E T T E.

Pour moi ? Et que dit cette lettre ?

L U C A S.

Je n'en fais rien ; la voilà.

L U C E T T E, *regardant.*

Ah !

L U C A S.

Reconnoissez-vous l'écriture ?

L U C E T T E.

Oui.

L U C A S.

De qui est-elle ?

L U C E T T E.

Elle est.—(*à part.*) Que lui dirai-je ?

L U C A S.

Eh bien ?—cela vous embarrasse.

L U C E T T E.

Mon ami, me crois-tu capable de te tromper ?

L U C A S.

Répondez-moi d'abord ; de qui est cette lettre ?

L U C E T T E.

Je la crois de M, Lélío.

L U C A S.

Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble.

(Lucette ouvre la lettre et la lit avec beaucoup d'emotion.)

Eh bien ?

LUCETTE, *lui donne la lettre.*

Tenez, vous allez me croire coupable, vous aurez le droit de le penser ; et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête qui m'empêche de me justifier.

L U C A S.

Voyons. *(Il prend la lettre en tremblant.)* Cette lettre donne le frisson à tout le monde. *(Il la lit d'une voix altérée, jettant de temps en temps des regards sur sa femme.)* “ Ma chere amie, j'arrive, et j'ai besoin de
 “ toute ma raison pour ne pas voler dans tes bras.
 “ Si je ne craignois que de me perdre, rien ne
 “ me retiendrait : mais je pourrois te compromettre, et mon amour même est moins fort que
 “ cette crainte. Il est si important pour nous de
 “ tromper celui qui détruiroit notre bonheur !
 “ Le nom sacré qui l'attache à toi suffit à peine
 “ pour modérer ma haine. J'espere qu'un jour
 “ viendra, et ce jour n'est pas loin, où nous pourrions nous livrer publiquement à notre amour,
 “ et dévoiler à tous les yeux les nœuds qui nous
 “ attachent l'un à l'autre. Adieu ; tâche de venir
 “ me voir, si tu peux échapper aux yeux du barbare qui te veille ; je t'attends ; tu fais si je
 “ t'aime, L E L I O.”

Je ne fais si je dors ou si je veille : mais si je dors, je fais un vilain rêve ; et si je suis éveillé.— Oh ! je le suis. *(Il relit l'adresse.)* A Madame Lu-

cette. (*Il se frotte les yeux.*) A Madame Lucette. Tenez, Madame.

L U C E T T E.

Mon ami.—

L U C A S.

Je ne le suis plus votre ami : vous m'avez trompé ; et c'est d'autant plus affreux que je ne vivois que pour vous croire. Comment ! vous qui me parliez toujours de votre tendresse pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'aimer pour mieux me trahir ; vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair ! Voilà ce qui m'indigne le plus ; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

L U C E T T E.

Eh bien !—(*à part.*) Non, je ferai fidele à ma bienfaitrice. (*haut.*) Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colere ; je me justifierai, soyez-en sûr, et vous ferez alors.

L U C A S, *avec colere.*

Comment vous seroit-il possible de vous justifier ? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez ; un domestique apporte cette lettre ; il me recommande de vous la donner en secret : vous venez de l'entendre cette lettre, elle est claire ; il n'y a pas une seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes un infidele. Elle est bien pour vous cette lettre ; voilà votre nom, le voilà ; je le vois, je le lis ; je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lélío vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de la recevoir ; car vous venez de chez M. Lélío, j'en suis sûr, je le fais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'affurer que vous ne venez pas de chez M. Lélío,

LUCETTE.

Je ne veux pas vous mentir ; il est vrai, je viens de parler à M. Lelio, mais—

LUCAS, *au désespoir.*

Et pourquoi me le dire ? Je n'en étois pas sûr.

LUCETTE.

Ecoutez-moi.

LUCAS, *furieux.*

Je ne veux rien entendre ; je veux m'en aller, je veux vous quitter.—Mon parti est pris ; ma colere est passée, je n'en ai plus de colere, parce que je n'ai plus d'amour ; je suis de sang froid.—Mais, comme je me sens le plus fort desir de meurtrir ce visage-là qui est la cause de tous mes chagrins, vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille.—Vous sentez bien.—(*Lucette effrayée s'éloigne ; il la prend par le bras et la ramene fortement à lui.*) N'ayez pas peur, je fais me posséder.—Je ne suis plus votre mari, je suis votre ami, votre meilleur ami, et je vous parle comme un ami.—Je vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise ; je ne peux plus soutenir votre vue ; je ne peux plus vous regarder sans me dire : Voilà une femme qui en aimoit deux, et qui leur faisoit croire qu'ils étoient un. Séparons-nous dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfants ; je ne pourrois jamais les embrasser sans vous pleurer ; j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien, il vient de vous ; il me seroit odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur ; et comme, si je vous parlois plus long-temps, je vous le laisserois peut-être, je vous quitte pour jamais.

LUCETTE, *court après.*

Mon ami.

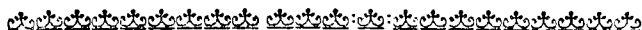
L U C A S, *la repoussé.*
Laissez-moi, je ne vous crois plus.



S C E N E XIII.

L U C E T T E, *seule.*

MALHEUREUSE ! Que devenir ? que faire ? Il me croit coupable, et je ne puis.—Courons nous jeter aux pieds de Mademoiselle Rosalba ; elle aura pitié des maux qu'elle me cause ; elle ira me justifier elle-même aux yeux de mon mari : c'est à elle.—Mais la voici.—



S C E N E XIV.

L U C E T T E, R O S A L B A.

L U C E T T E.

MADEMOISELLE.—

R O S A L B A.

Je viens de rencontrer ton mari.

L U C E T T E.

Où alloit il ?

R O S A L B A.

Chez mon pere. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, selon

tes intentions. Mais à peine m'a-t-il regardée ; il a pris le papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Eh quoi !—tu pleures, ma chère Lucette ! qu'est-il donc arrivé ? réponds-moi vite.

LUCETTE.

Le plus affreux des malheurs. M. Lélios vous a écrit comme à l'ordinaire, sous mon adresse. Mon mari a reçu la lettre ; il me croit coupable ; il m'abandonne ; et je n'ai pas trahi votre secret.

ROSALBA.

O ciel ! que me dis-tu ? Lucas va chez mon père ; je le connois, il lui dira tout ; et mon père fera plus irrité que jamais contre Lélios. Peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir.—Ma chère amie, pardon, pardon mille fois ; mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler.

(Elle sort précipitamment.)



SCENE XV.

LUCETTE seule.

ET lui—reviendra-t-il ?—irai-je le chercher ?—Il reviendra, j'en suis sûre : mon cœur me le dit, et mon cœur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui.—Attendons.—Je suis au supplice.—Mes enfants, revenez ; mes pauvres enfants, venez embrasser et consoler votre mère.

(Les deux enfants reviennent.)



S C E N E X V I.

LUCETTE, LES DEUX ENFANTS.

L E C A D E T.

AH! maman, qu'avez-vous donc ? Vous pleurez comme quand j'ai été malade.

L' A I N E.

Ma chere maman, avez-vous du chagrin ?

L U C E T T E. (*Elle pleure.*)

Non, mes enfants, non, mes bons enfants, ce n'est rien ; cela se passera.

L' A I N E.

Nous avons entendu mon papa qui grondoit bien fort. Est-ce lui qui vous fait pleurer comme cela ?

(*Ici Lucas entre, et Lucette continue sans le voir.*)



S C E N E X V I I.

LUCAS, LUCETTE, LES DEUX ENFANTS.

L U C E T T E.

VOUS savez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre papa ; au contraire, c'est toujours lui qui les dissipe.

LE CADET.

Ah ! le voilà. (*Il court à lui.*) Venez donc vite, mon papa ; maman pleure, et elle dit que vous seul pouvez la consoler.

LUCAS, *les repoussant tout doucement.*

Laissez-moi, laissez-moi.

L'AINÉ.

Ah ! mon frere, comme il a du chagrin ! (*Ils se retirent tous deux au fond du théâtre, et y restent pendant toute la scène de Lucas et de sa femme.*)

LUCAS.

Madame, vous êtes fâchée de me revoir ; je le suis plus que vous . mais, comme j'ai le projet de vous oublier entièrement, je viens vous rendre tout ce qui pourroit me rappeler que nous nous sommes aimés. (*Il déboutonne son habit, et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.*) Tout est dans ce petit sac ; je l'avois mis là, (*Il montre son cœur.*) pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vider le sac devant vous, afin que vous, n'imaginiez pas que je garde quelque chose. (*Il tire un portrait.*) Voici d'abord votre portrait : il n'a pas changé comme vous ; il est toujours joli ; il vous ressembloit encore ce matin, mais il ne vous ressemble plus. Le voilà, Madame. (*Il le pose sur une table, et tire un papier plié.*) Voici le premier billet que vous m'avez écrit. Le voilà, Madame, je vous le rends ; je n'aime pas à vivre avec les menteurs. (*Il tire un bouquet flétri.*) Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour ou je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jettâtes le soir ; j'allai le ramasser.— Tenez, il sent encore bon.—Je n'aurois jamais cru

que ces violettes-là dureroient plus que votre amour, Les voilà, Madame. (*Il lui montre le sac.*) Il n'y a plus rien ; regardez. Ce petit sac, qui avoit été des années à se remplir, s'est vidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah ! diable ! j'oubliois ce qui doit vous être le plus cher—la lettre de M. Lélio, et puis encore un contrat que Mademoiselle Rosalba vient de me donner ; car c'est sûrement pour vous, ce contrat-là ?

L U C E T T E.

Non ; il est à vous.

L U C A S.

A moi ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

L U C E T T E.

Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs ; je lui ai demandé que ce don fût pour vous seul : c'est le contrat que vous tenez.

L U C A S, *jettant le contrat.*

Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrais d'une main les lettres de M. Lélio, et de l'autre des présents pour me consoler ? Avez-vous cru me dédommager avec de l'argent de votre cœur que vous m'avez ôté ? Non, Madame, non ; personne n'est assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

L U C E T T E.

Mon cœur est toujours à vous ; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage ; mais vous devriez me deviner.

L U C A S.

Vous deviner ! cela étoit bon quand nous nous aimions : ce n'est que dans ce temps-là qu'on se devine.

L U C E T T E.

Voulez-vous m'écouter un seul moment ?

L U C A S.

Oh ! parlez ; votre ami, M. Lélío, s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

L U C E T T E.

Une femme assez malheureuse pour tromper son mari n'en vient pas au dernier crime sans lui avoir donné des sujets de plaintes moins graves : ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étois capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre, j'aurois cessé de t'aimer toi-même, j'aurois repoussé ta tendresse, j'aurois cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon desir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir ? rappelle-toi tous les instants de ma vie, en ai-je été un seul sans te dire, sans te répéter, sans te prouver que je t'adore ? ton cœur peut-il m'accuser ?

L U C A S.

Il n'est pas question de mon cœur, il ne vous accusera jamais. La vieille habitude qu'il a de vous croire fait qu'il me parle toujours pour vous. Mais je ne l'écoute pas. Voilà la lettre qui vous condamne ; cette lettre est de M. Lélío ; M. Lélío vous aime ; vous vous cachez de moi pour aller voir M. Lélío : tout cela est clair.—Et tenez, M. Pandolfe lui-même, à qui je viens de tout raconter, parce que je ne peux pas garder mes chagrins, moi ; M. Pandolfe a été plus affligé que surpris ; il m'a dit que M. Lélío s'amusoit à être l'amoureux de toutes les femmes qu'il voyoit. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la seule que M.

Lélio adore. Il se moque de vous tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci ; et cette lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, M. Pandolfe m'a dit qu'il avoit un peu tourné la tête à Mademoiselle Rosalba.

L U C E T T E.

Et vous pensez que j'aurois été capable d'enlever un amant à Mademoiselle Rosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout ! Vous imaginez que j'aurois sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner Mademoiselle Rosalba ! Non, mon ami, l'amitié seule m'auroit défendue ; mais je l'étois assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut pas tromper son amant : l'amour est une fauve-garde cent fois plus sûre que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère la mort à ton indifférence.—Réponds-moi.—A quoi penses-tu ?

L U C A S, *la regardant.*

Je pense qu'il seroit bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

L U C E T T E.

Livre-toi au mouvement de ton cœur ; reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné.

(Elle tombe à ses genoux ; les deux enfants accourent, et se mettent aussi à ses genoux.)

L E S E N F A N T S.

Ah ! mon papa, pardonnez à notre maman.

(Lucas, ému, relève sa femme et se met à genoux.)

L U C A S.

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

L E S E N F A N T S, *à leur mere.*

Ah ! maman, pardonnez à notre papa.

L U C E T T E.

(Elle lui saute au cou.)

Enfin me voilà heureuse. Mon ami, je te promets qu'il ne te restera pas le moindre nuage ; je te jure que tout fera éclairci.

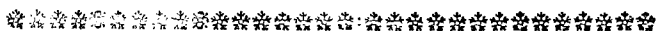
L U C A S.

Tout l'est, puisque tu m'as embrassé.

(Il remet dans son sac tout ce qu'il en avoit été.)

L U C E T T E.

Non, mon ami ; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une seule minute jusqu'au moment de ma justification.—Mais voici Mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée ! Eh ! Mademoiselle, qu'allez-vous nous apprendre ?



S C E N E XVIII.

ROSALBA, LUCAS, LUCETTE, LES ENFANTS.

R O S A L B A.

QU'IL ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine ; je ne me possède pas de joie.

L U C E T T E.

Je brûle d'apprendre.

R O S A L B A.

Ma tendresse pour toi pouvoit seule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon pere ; Lucas en sortoit : il lui avoit tout dit, car mon pere irrité donnoit à Lélío des noms qu'il est loin de mériter. Je me suis précipitée à ses pieds : C'est moi, me suis-je écriée, c'est moi qui l'ai épousé ; je suis sa femme.—La femme de qui ? a-t-il dit en me repoussant.—La femme de Lélío. A cette parole mes forces m'ont abandonnée, mais non pas mon pere ; il m'a relevée avec fureur et tendresse ; ses mains trembloient et n'osoient pas presser les miennes ; il sembloit avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué, je lui ai dit que je portois dans mon sein le gage de notre union, que cet enfant étoit le sien, et qu'il lui demandoit, par ma voix, la permission de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir sa colere ; il est resté un moment incertain sur ce qu'il alloit dire ; mes yeux étoient fixés sur les siens ; mon cœur battoit de toute sa force ; je le regardois sans parler, il me regardoit de même : enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenoit depuis long-temps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il alloit pardonner : je me suis élancée à son cou, et les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été : Ma fille, je te pardonne.

LUCETTE, *embrassant Rosalba, avec transport.*

Ah ! rien ne manque à mon bonheur.

R O S A L B A.

Venez, mes amis, venez avec moi ; je cours chercher Lélío ; je vais le conduire aux pieds de mon pere. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chere Lucette.

L U C A S.

Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Léo est donc le mari de Mademoiselle Rosalba ?

L U C E T T E.

Voilà ce grand secret que j'avois promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevois sous mon adresse les lettres de M. Léo pour sa femme. Celle d'aujourd'hui.—

L U C A S.

Chut, chut, je comprends toute ma méprise : je ne me la pardonnerois pas si j'avois eu besoin d'explication pour me raccommoier avec toi. (*Il embrasse Lucette, et puis il prend par la main ses deux enfants.*) Mes enfants, vous vous marierez un de ces jours ; si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux. Sans cela point de bon ménage.

F I N.